
LA PART DE L'HOMME MEDECIN

O. ROSOWSKY

"Donner" un médicament - "enlever" une douleur. Médecin généraliste, j'ai traité hier les problèmes de vingt-quatre personnes. Neuf d'entre elles se sont vu prescrire un médicament de la série dite des "analgésiques, non hypnotiques, antipyrétiques". Pour un tiers de mes malades, ce jour-là, l'ordonnance traçait cette séquence médiane de notre adage millénaire : "Guérir parfois - soulager souvent - consoler toujours".

.../...

Les premiers travaux de S. FREUD, on l'oublie parfois, portaient sur des effets analgésiques de la cocaïne et la fin de sa vie fut tenaillée par un cancer. Dans un article intitulé "De la psychothérapie"(1), il a recours à une distinction de Léonard de Vinci entre la sculpture et la peinture pour éclairer la technique analytique.

"La peinture, dit-il, travaille "per via di porre", puisqu'elle applique une substance sur une toile blanche. Au contraire, la sculpture comme la méthode psychanalytique procède "per via di levare". Mais S. FREUD se savait, par goût, chercheur avant tout et thérapeute par-dessus le marché, voire contre son gré.

A un moment antérieur de l'histoire de la pensée occidentale, un autre médecin, Ambroise Paré, disait : "Je le pensai, Dieu le guérit". Comme thérapeute, il avait le même doute quant à ses moyens mais il plaçait ailleurs que S. FREUD le pouvoir faire décisif.

Depuis lors, quelque chose de fondamental a changé et la science, disons depuis Pasteur et Claude Bernard, permet à l'homme de souvent guérir, voire de ressusciter. Entre la part de Dieu et le positivisme scientifique, où se place dorénavant la part de l'homme médecin ? (2).

Ajouter un médicament dans les rouages qui meuvent un corps humain pour lever la douleur recèle, me semble-t-il, les opposés "porre-levare" dans un même principe. Et bien d'autres opposés encore comme : liberté - dépendance ou bénéfique- toxique, mais la visée ici est plus modeste, plus réaliste peut-être. Il ne s'agit plus de tout savoir, ni même de guérir, mais de suspendre et d'attendre.

Mais alors, attendre quoi ? Ce jour-là, sur les neuf malades dont j'ai traité le symptôme douleur, je savais bien que trois auraient, peut-être, un antalgique "à vie" et deux autres un antalgique "à répétition" sur de longues périodes.

Chaque jour, le savoir scientifique s'étend et augmente notre pouvoir faire. Mais chaque jour nous rappelle que, derrière chaque découverte, une inconnue nouvelle apparaîtra, que le manque, comme la mort, est inéluctable.

A ce moment précis, un glissement brusque, parfois apparaît. Quelque chose dérape, une ombre se profile qui s'allonge lorsque d'aucuns accèdent à l'idée qu'il est dans le pouvoir de la science de faire qu'un jour, voire dès maintenant, le manque et la mort seront bannis d'ici-bas.

Alors, il advient que, ne pouvant plus guérir, certains veulent se voir attribuer un pouvoir légitime de donner la mort. Se glorifier d'un goût d'euthanasie; le filmer à l'intention d'un congrès médical, c'est cela.

Il ne s'agit pas de dire que jamais, les yeux dans les yeux d'un agonisant et de sa famille, le médecin n'accepte que la mort fasse son oeuvre ou qu'un analgésique puissant ne vienne aider à passer ce cap. Au moins, faut-il essayer d'être présent l'un à l'autre, à la distance dont le désir du malade est crédité vouloir. A cet instant de la vie, que le destin commun, l'impuissance de changer la chose, sinon la douleur physique, soient ici partagés et non pas une source de pouvoir et de gloire suprême pour le médecin : ceux de donner la mort au nom de son savoir.

Je citerai pour finir un sociologue, Jean Baudrillard, qui relate un mythe mélanésien (3) :

"Les indigènes mélanésiens, dit-il, étaient ravis par les avions qui passaient dans le ciel. Mais jamais ces objets ne descendaient vers eux. Les blancs, eux, réussissaient à les capter. Et cela parce qu'ils disposaient au sol, sur certains espaces, des objets semblables qui attiraient les avions volants ; sur quoi les indigènes se mirent à construire un simulacre d'avion avec des branches et des lianes, délimitèrent un terrain qu'ils éclairaient soigneusement de nuit et se mirent à attendre patiemment que les vrais avions s'y posent".

Les pharmaciens nous ont permis d'écrire des signes qui font que, parfois, des avions véritables ou des hélicoptères ou des paquets parachutés ou encore des cerfs-volants viennent se poser, pour de bon, dans l'espace médical que les malades et nous-mêmes, ensemble construisons. Mais chacune des fréquentes fois où malgré tout il nous faut rester côte à côte entre humains transis à guetter la fin des temps, qu'au moins, nous restions dignes dans la fraternité du destin.

- (1) S. FREUD "La technique psychanalytique" Puf 1975.
- (2) P. BENOIT "Inconscient et thérapie médicamenteuse"
Les cahiers de la méthode Naturelle en médecine.
4ème trimestre 1976.
- (3) J. BAUDRILLARD "La Société de consommation".
Gallimard 1972.